

Luigi Giussani
*Reconnaître le Christ**

La méditation de ce matin s'achevait sur la phrase incisive de Kafka : « Il y a un point d'arrivée, mais pas de chemin »¹. C'est indéniable : il y a une inconnue (les géographes de l'Antiquité en traçaient une analogie avec la célèbre « terre inconnue » par laquelle se terminait leur grande carte ; dans les marges de la feuille, ils indiquaient : « terre inconnue »). Dans les marges de la réalité que l'œil saisit, que le cœur pressent, que l'esprit imagine, il y a une inconnue. Tout le monde le sent. Tout le monde l'a toujours pressenti.

* Méditation proposée lors des exercices spirituels des étudiants de CL (« Reconnaître le Christ », décembre 1994), publiée dans l'ouvrage : L. Giussani, *Il tempo e il tempio. Dio e l'uomo*, Bur, Milan 2014, p. 37-74.

¹ Cf. F. Kafka, propos rapportés par G. Janouch, *Conversations avec Kafka*, Paris, Les lettres nouvelles, Maurice Nadeau 1978.

De tous temps, les hommes l'ont tellement pressenti qu'ils l'ont même imaginé. De tous temps, les hommes ont tenté, à travers leurs élucubrations et leur fantaisie, d'imaginer, de fixer le visage de cette chose inconnue. Tacite, dans *La Germanie*, décrivait ainsi le sentiment religieux qui caractérisait les Teutons dans l'Antiquité : « *secretum illud quod sola reverentia vident, hoc deum appellant* »² (cette chose mystérieuse qu'ils percevaient avec crainte et frissons, ils l'appelaient Dieu, ils l'appellent Dieu). Tous les hommes de tous les temps, quelle que soit l'image qu'ils en sont faite, *hoc deum appellant*, appellent Dieu cette inconnue devant laquelle passent les regards, indifférents pour la plupart, mais aussi souvent passionnés. Sans aucun doute, parmi les passionnés figurent les trois cents personnes qui, avec le cardinal Martini, ont défilé sur le trajet qui va de San Carlo à la cathédrale de Milan. Trois cents représentants de différentes religions ! Par quelle dénomination commune pourrait-on appeler ce qu'ils voulaient exprimer et honorer par leur participation à la grande initiative du cardinal de Milan ? Un *secretum illud*, quelque chose de mystérieux, une terre inconnue, quelque chose que l'on ne peut pas connaître, inconnaissable !

J'aimerais maintenant rappeler une comparaison qui se trouve dans l'école de communauté³ (ceux qui l'ont lue la connaissent). Imaginez le monde humain, l'histoire humaine, comme une immense plaine ; dans cette immense plaine, un immense regroupement d'entreprises, de sociétés du bâtiment, particulièrement habituées à construire des routes et des ponts. Chacune dans son coin, du lieu où elle se trouve, tente de projeter, entre le point où elle se trouve, entre le moment éphémère qu'elle vit, et le ciel parsemé d'étoiles, un pont qui relie ces deux extrémités, selon l'image de Victor Hugo dans sa belle poésie tirée des *Contemplations* et intitulée « Le Pont ».⁴ Il imagine, assis de nuit sur une plage, par une nuit étoilée, un in-

² Tacite, *La Germanie*, IX, 2.

³ L. Giussani, À l'origine de la prétention chrétienne, Cerf, Paris 2006, p. 43.

⁴ « J'avais devant les yeux les ténèbres. L'abîme / Qui n'a pas de rivage et qui n'a pas de cime, / Était là, morne, immense ; et rien n'y remuait. / Je me sentais perdu dans l'infini muet. / Au fond, à travers l'ombre impénétrable voile, / On apercevait Dieu comme une sombre étoile. / Je m'écriai : – Mon âme, ô mon âme ! il faudrait, / Pour traverser ce gouffre où nul bord n'apparaît, / Et pour qu'en cette nuit jusqu'à ton Dieu tu marches, / Bâtir un pont géant sur des millions d'arches. / Qui le pourra jamais ? Personne ! ô deuil ! effroi ! / Pleure ! – Un fantôme blanc se dressa devant moi / Pendant que je jetais sur l'ombre un œil d'alarme, / Et ce fantôme avait la forme d'une larme ; / C'était un front de vierge avec des mains d'enfant ; / Il ressemblait au lys que sa blancheur défend, / Ses mains en se joignant faisaient de la lumière. / Il me montra l'abîme où va toute poussière, / Si profond que jamais un écho n'y répond ; / Et me dit : – Si tu veux je bâtirai le pont. / Vers ce pâle inconnu je levai ma paupière. / – Quel est ton nom ? lui dis-je. Il me dit : – La prière. » (V. Hugo, « Le pont », in *Les Contemplations*, Garnier Frères, Paris 1969, p. 335).

dividu, un homme qui regarde, qui fixe la plus grosse étoile, apparemment la plus proche, et qui pense aux milliers et milliers d'arcs qu'il faudrait bâtir pour construire ce pont : un pont indéfinissable, jamais totalement réalisable. Imaginez cette immense plaine, donc, qui fourmille des tentatives de différents groupes, grands et petits, ou même de solitaires, comme dans l'image de Victor Hugo ; chacun réalise le projet qu'il a imaginé, rêvé. À l'improviste, on entend dans l'immense plaine une voix puissante qui dit : « Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous tous ! ». Et tous les ouvriers, les ingénieurs, les architectes suspendent leur travail et regardent du côté d'où la voix est venue. C'est un homme qui lève le bras et poursuit : « Vous êtes grands, vous êtes nobles dans votre effort, mais votre tentative, bien que grande et noble, reste triste, si bien que beaucoup renoncent, n'y pensent plus et deviennent indifférents. Votre tentative est grande, mais triste, parce qu'elle n'arrive jamais à terme, elle ne parvient jamais au fond. Vous en êtes incapables parce que vous êtes impuissants pour ce but. Il y a une disproportion irrémédiable entre vous et la dernière étoile du ciel, entre vous et Dieu. Vous ne pouvez pas imaginer le mystère. Maintenant, laissez votre travail si ardu et ingrat, et suivez-moi : je vous construirai ce pont, ou plutôt *je suis* ce pont ! Car *je suis le chemin*, la vérité et la vie ». ⁵

Mais on ne peut comprendre la valeur intellectuelle rigoureuse de cette affirmation sans s'identifier, sans tenter de s'identifier par le cœur. Imaginez-vous donc que, sur les dunes près de la mer, vous voyez un groupe de personnes du village voisin qui écoutent quelqu'un qui parle ; il se tient au milieu du groupe et parle, et vous, vous passez à côté pour aller sur la plage ; pendant que vous passez à côté, vous regardez, curieux, et vous entendez l'individu au centre qui dit : « Je suis le chemin, la vérité, la vie ». Le chemin qu'on ne peut connaître, dont parlait Kafka : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ». Imaginez, faites un effort d'imagination. Que feriez-vous ? Que diriez-vous ? Aussi sceptiques que vous soyez, vous ne pourriez pas ne pas sentir votre oreille attirée de ce côté-là, et, au minimum, vous regarderiez avec une extrême curiosité cet individu : soit il est fou, soit c'est vrai, *tertium non datur* ; soit il est fou, soit c'est vrai. En effet, un seul homme, un seul, a dit cette phrase, un seul dans toute l'histoire du monde – du monde ! – tellement c'est vrai. Un homme au milieu d'un petit groupe de personnes, souvent au milieu d'un petit groupe, et souvent aussi au milieu d'une grande foule.

Donc, dans la grande plaine, tout le monde interrompt son travail et prête attention à cette voix, tandis qu'il répète sans cesse les mêmes paroles. Quels ont été les premiers à se lasser de la question ? Les ingénieurs, les ar-

⁵ Cf. *Jn* 14,6.

chitectes, les patrons des différentes entreprises de construction, qui ont dit presque immédiatement : « Allez, allez, les gars, au travail, au travail ! Les ouvriers, au travail ! C'est un fanfaron ! ». C'était un choix alternatif radical, tranchant, par rapport à leur projet, à leur créativité, à leurs revenus, à leur pouvoir, à leur nom, à eux-mêmes. C'était un choix alternatif par rapport à eux-mêmes ! Après les ingénieurs, les architectes et les chefs, les ouvriers aussi ont commencé un peu à rire ; ils ont eu plus de mal à détourner leur regard de cet individu, et en ont parlé pendant un moment, en se moquant de lui, ou bien en disant : « Qui cela peut-il bien être ? Est-il fou ? ». Mais d'autres, non. Certains ont perçu une intonation qu'ils n'avaient jamais perçue et, à l'ingénieur, l'architecte ou le chef d'entreprise qui leur disait : « Allez, vite, qu'est-ce que vous faites là ? Qu'est-ce que vous restez là à regarder ? », ils ne répondaient pas ; ils continuaient à regarder cet homme. Et celui-ci avançait, ou plutôt ils se sont approchés de lui. Sur cent vingt millions, ils étaient douze. Mais cela a eu lieu : *c'est un fait historique*.

Ce que dit Kafka (« Il n'y a pas de chemin ») n'est historiquement pas vrai. C'est vrai –pourrait-on dire paradoxalement –, c'est vrai théoriquement, mais ce n'est pas vrai historiquement. On ne peut pas connaître le mystère : voilà qui est vrai théoriquement. Mais si le mystère frappe à ta porte... « Celui qui m'ouvre, j'entrerai et je viendrai dîner avec lui »⁶ ; ce sont des paroles qu'on lit dans la Bible, des paroles de Dieu dans la Bible. Mais c'est un fait qui a eu lieu.

Le premier chapitre de saint Jean, qui est la première page littéraire qui en parle, en dehors de l'annonce générale – « Le Verbe s'est fait chair », ce dont toute la réalité est faite s'est fait homme – contient le souvenir de ceux qui l'ont suivi tout de suite, qui ont résisté à la pression qu'exerçaient les ingénieurs et les architectes. Sur une feuille, certains d'entre eux ont noté les premières impressions et les caractéristiques du premier moment où le fait s'est produit. Le premier chapitre de saint Jean, en effet, contient une suite de notes qui sont véritablement des notes de mémoire. L'un des deux hommes, une fois âgé, lit dans sa mémoire les notes qui y sont restées. La mémoire a sa propre loi. La mémoire n'est pas régie par une continuité sans espaces, comme l'est par exemple une création fantastique, imaginée ; la mémoire, littéralement, « prend des notes », comme nous le faisons en ce moment : une note, une ligne, un point ; ce point recouvre bien des choses, si bien que la seconde phrase commence après tout ce que suppose ce point. Les choses sont plus supposées que dites, certaines seulement sont dites comme points

⁶ Cf. Ap 3,20.

de repère. Ainsi, à soixante-dix ans, je la relis pour la millième fois sans le moindre signe de lassitude. Je vous mets au défi d'imaginer quelque chose de plus grave en soi, de plus lourd, au sens de *pondus*, de plus grand, plus plein de provocation pour l'existence de l'homme dans son apparente fragilité, plus lourd de conséquences dans l'histoire que ce fait qui a eu lieu.

« Ce jour-là, Jean se tenait là, de nouveau, avec deux de ses disciples. Regardant Jésus qui passait, il dit... » Imaginez la scène, donc. Cela faisait cent cinquante ans qu'ils l'attendaient ; le peuple juif qui, pendant toute son histoire, pendant deux millénaires, avait toujours eu un prophète, quelqu'un que tous reconnaissaient comme prophète, avait enfin à nouveau un prophète : il s'appelait Jean Baptiste. D'autres textes de l'Antiquité en parlent aussi ; il est donc attesté sur le plan historique. Tout le monde allait le voir, les riches et les pauvres, les publicains et les pharisiens, les amis et les opposants, pour l'écouter et voir comment il vivait, de l'autre côté du Jourdain, sur une terre déserte, de sauterelles et d'herbes sauvages. Il avait toujours un groupe de personnes autour de lui. Parmi ces personnes, ce jour-là, il y en avait deux qui étaient là pour la première fois. Ils venaient, disons, de la campagne ; ou plutôt, ils venaient du lac, qui était assez éloigné, et qui se trouvait en dehors des villes évoluées. Ils étaient là comme deux campagnards qui, pour la première fois, viennent à la ville, dépaysés, regardant les yeux écarquillés tout ce qui les entourait, et surtout lui. Ils étaient là, bouche bée et les yeux grand ouverts pour le regarder et l'entendre, très attentifs. Tout à coup, un homme du groupe, un jeune homme, s'éloigne et prend le sentier le long du fleuve pour aller vers le nord. Immédiatement, Jean Baptiste, le fixant du regard, s'écrie : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui enlève les péchés du monde ! ». Mais les gens n'ont pas bougé, habitués qu'ils étaient à entendre le prophète s'exprimer par moments de manière étrange, incompréhensible, incohérente, hors contexte ; la plus grande partie de l'assistance n'y a donc pas prêté attention. Les deux hommes qui venaient pour la première fois et qui buaient ses paroles, qui regardaient ses yeux, qui suivaient son regard partout où il le posait, ont vu qu'il fixait l'individu qui s'en allait, et ils se sont mis à le suivre. Ils l'ont suivi à distance, par crainte, embarrassés, mais étrangement, profondément, obscurément intrigués et fascinés. « Les deux disciples entendirent ses paroles et suivirent Jésus. Jésus se retourna et, voyant qu'ils le suivaient, leur dit : "Que cherchez-vous ?". Ils lui dirent : "Rabbi, où demeures-tu ?". Il leur dit : "Venez et voyez" ». C'est la formule, *la* formule chrétienne. Voilà la méthode chrétienne : « Venez et voyez ». « Ils vinrent donc et virent où il demeurait, et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure ». On ne précise pas quand ils sont partis, quand ils l'ont suivi ; tout ce passage, comme le suivant, est fait de

notes, comme je disais : les phrases se terminent par un point qui tient pour acquis que l'on sache déjà bien des choses. Par exemple, « c'était environ la dixième heure, quatre heures de l'après-midi » : mais quand ils l'ont quitté ou quand ils l'ont suivi ? Va savoir ! En tout cas, il était environ quatre heures de l'après-midi. L'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean Baptiste et suivi Jésus s'appelait André, et était le frère de Simon Pierre. Il rencontre en premier lieu son frère Simon, qui rentrait de la plage – il revenait de la pêche, ou d'avoir raccommodé les filets pour la pêche – et lui dit : “Nous avons trouvé le Messie” ». Il ne raconte rien, il ne cite rien, il ne prouve rien. C'est connu, c'est clair, ce sont des notes de faits connus de tous ! Il est difficile de trouver des pages aussi réalistes et vraies, aussi simplement vraies, où pas un mot n'est ajouté au pur souvenir.

En effet, comment a-t-il pu dire : « Nous avons trouvé le Messie » ? Jésus, en leur parlant, a dû dire ce mot, qui faisait partie de leur vocabulaire ; en effet, dire que c'était le Messie, aussi rapidement, avec autant d'assurance, aurait été autrement impossible. Manifestement, en passant des heures à écouter cet homme, en le voyant, en le regardant parler – qui parlait ainsi ? Qui avait jamais parlé ainsi ? Qui avait dit cela ? Jamais entendu ! Jamais vu un tel homme ! –, lentement, dans leur esprit, l'expression se frayait son chemin : « Si je ne crois pas cet homme, je ne peux plus croire personne, pas même mes yeux ! » Ils ne l'ont pas dit, ils ne l'ont pas pensé, ils l'ont pressenti, et non pensé. Cet homme, donc, a dû dire, entre autres, qu'il était celui qui devait venir, le Messie qui devait venir. Mais il avait été si évident dans son message exceptionnel qu'ils ont emporté avec eux cette affirmation comme quelque chose de simple – c'était quelque chose de simple ! –, comme si c'était facile à comprendre.

« André l'amena à Jésus. Jésus le regarda et dit : “Tu es Simon, le fils de Jean ; tu t'appelleras Céphas” – ce qui veut dire Pierre ». Les Juifs avaient l'habitude de changer le nom pour indiquer le caractère d'une personne, ou pour un fait qui se produisait. Imaginez donc Simon qui va avec son frère, plein de curiosité et d'un peu de crainte, et qui fixe l'homme auquel son frère le conduit. Cet homme le fixe aussi de loin. Imaginez comment il le fixait, au point de comprendre son caractère jusqu'à la moelle. « Tu t'appelleras Pierre ! » Représentez-vous un homme qui se sent regardé de cette manière par un nouveau, un parfait étranger, qui se sent ainsi saisi au plus profond de lui-même. « Le lendemain, Jésus résolu de partir pour la Galilée ». Le reste, vous le lirez vous-mêmes ! C'est une demi-page comme cela, avec ces premières allusions et ces points dans lesquels tout ce qui s'est passé est considéré comme su de tous, évident pour tous.

« Il y a un point d'arrivée, mais pas de chemin ». Non ! Un homme a dit : « Je suis le chemin » ; c'est *un fait historique qui s'est produit*, dont la pre-

mière description se trouve dans cette demi-page que j'ai commencé à lire. Chacun de nous sait que cela s'est produit. Rien n'est arrivé dans le monde d'aussi impensable et exceptionnel que cet homme dont nous parlons : Jésus de Nazareth.

Mais ces deux hommes, les deux premiers, Jean et André – André était très probablement marié avec des enfants – comment ont-ils pu être aussi vite conquis et le reconnaître (il n'y a pas d'autre terme : *le reconnaître*) ? Je dirais que, si ce fait s'est produit, reconnaître cet homme, qui était cet homme, non pas qui il était totalement et dans les détails, mais reconnaître que cet homme était exceptionnel, hors du commun, absolument hors du commun, irréductible à toute analyse, reconnaître cela devait être facile. Si Dieu se faisait homme et venait parmi nous, maintenant, s'il s'était introduit dans notre foule, s'il était là parmi nous, le reconnaître – à priori, j'entends – devrait être *facile* : facile de le reconnaître dans sa valeur divine. Pourquoi est-il facile de le reconnaître ? En raison d'une *exceptionnalité*, une exceptionnalité sans pareille. J'ai devant moi un fait exceptionnel, un homme exceptionnel, sans pareil. Que signifie exceptionnel ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi l'exceptionnel nous touche-t-il ? Pourquoi percevons-nous comme exceptionnel quelque chose d'exceptionnel ? Parce que cela *correspond* aux attentes de notre cœur, aussi confuses et nébuleuses soient-elles. Cela correspond tout à coup – tout à coup ! –, cela correspond aux exigences de ton âme, de ton cœur, aux exigences irrésistibles et indéniables de ton cœur, comme tu n'aurais jamais pu l'imaginer, le prévoir, parce que personne n'est comme cet homme. L'exceptionnel est donc, paradoxalement, l'apparition de ce qui est le plus naturel pour nous. Qu'est-ce qui est naturel pour moi ? Que ce que je désire se réalise. Quoi de plus naturel que cela ! Que ce que je désire le plus se réalise le plus : voilà le naturel, ce qui est naturel. Rencontrer quelque chose d'absolument et profondément naturel, parce qu'il correspond aux exigences du cœur que la nature nous a données, voilà quelque chose d'absolument exceptionnel. C'est une sorte d'étrange contradiction : ce qui arrive n'est jamais exceptionnel, vraiment exceptionnel, parce qu'il ne parvient pas à répondre correctement aux exigences du cœur. On touche à l'exceptionnalité quand quelque chose fait battre notre cœur en raison d'une correspondance qui semble avoir une certaine valeur, mais que l'on nie le lendemain, ou qui s'annule l'année suivante.

C'est l'exceptionnalité avec laquelle se manifeste ce personnage qui rend sa reconnaissance facile. Il faut imaginer, je l'ai dit, il faut se représenter ces événements. Si l'on prétend les juger, si l'on veut les juger, je ne dis pas les comprendre, mais les juger dans leur substance, dire s'ils sont vrais ou faux, c'est la sincérité de notre identification qui rend vrai le vrai, et pas faux, et

ne fait pas douter notre cœur du vrai. Il est facile de le reconnaître comme ontologie divine parce qu'il est exceptionnel : il correspond à notre cœur, et l'on *adhère*, et l'on voudrait ne jamais partir – ce qui est le signe de la correspondance avec le cœur. On voudrait ne jamais partir et le suivre toute la vie. D'ailleurs, ils l'ont suivi les trois autres années qu'il a vécues.

Mais imaginez ces deux hommes qui l'écoutent quelques heures, puis qui doivent rentrer à la maison. Il les congédie et ils rentrent en silence. En silence, car ils sont pleins de l'impression du mystère ressenti, pressenti, senti. Puis, ils se séparent : chacun rentre chez soi. Ils ne se saluent pas. Ce n'est pas qu'ils ne se saluent pas, mais ils se saluent d'une autre manière : ils se saluent sans se saluer, car ils sont pleins de la même chose. Ils sont tous deux une seule chose, tant ils sont pleins de la même chose. André rentre chez lui et enlève son manteau, et sa femme lui dit : « Mais, André, qu'as-tu ? Tu es différent. Que t'est-il arrivé ? » Imaginez qu'il fonde en larmes en l'embrassant. Elle, bouleversée, ne cesse de lui demander : « Mais qu'as-tu ? ». Il serre sa femme dans ses bras et elle ne s'est jamais sentie embrassée de la sorte de toute sa vie : c'était un autre homme. Un autre ! C'était lui, mais c'était un autre. Si on lui avait demandé : « Qui es-tu ? », il aurait répondu : « Je comprends que je suis devenu un autre... Avoir entendu cet individu, cet homme, m'a fait devenir un autre ». Mes amis, sans trop de nuances, c'est ce qui s'est produit.

Non seulement il est facile de le reconnaître, il était facile de le reconnaître, car il était exceptionnel – « si je ne crois pas cet homme, je ne crois même plus mes yeux »⁷ – mais il était facile aussi de comprendre le type de morale, autrement dit le type de rapport qui naissait de Lui ; car la morale est le rapport avec la réalité en tant que créée par le mystère qui l'a faite, le rapport juste, ordonné avec la réalité. Cela a été facile pour eux de comprendre combien le rapport avec lui était facile, combien il était facile de le suivre, d'être cohérents à son égard, d'être cohérents envers sa présence, – cohérents envers sa présence.

Il y a une autre page de saint Jean qui parle de cela de manière spectaculaire : c'est le dernier chapitre de son évangile, le vingt-et-unième. Ce matin-là, la barque arrive sur la rive et ils n'ont rien pêché. À quelques centaines de mètres du bord, ils aperçoivent un homme qui se tient droit – on voyait à cent mètres qu'il avait préparé un petit feu – et qui leur adresse la parole d'une manière que je ne détaille pas maintenant. Jean dit le premier : « Mais c'est le Seigneur ! » ; saint Pierre se jette d'un coup dans le lac et, en quelques brasses, le voilà sur la rive : c'est le Seigneur. Pendant ce temps, les autres

⁷ Cf. Luigi Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op.cit. p. 74 et 92.

arrivent et personne ne parle. Ils s'installent tous en cercle, personne ne parle, ils restent tous muets, parce qu'ils savent tous que c'est le Seigneur ressuscité : il était mort et il s'était déjà montré à eux après être ressuscité. Il leur a préparé du poisson grillé. Ils s'assoient tous et mangent. Dans le silence presque complet qui règne sur la plage, Jésus, allongé, regarde son voisin, Simon Pierre : il le fixe du regard et Pierre sent (imaginons combien il l'a senti) le poids de ce regard, parce qu'il se rappelait sa trahison quelques semaines auparavant, et tout ce qu'il avait fait – il s'était même fait appeler « Satan » par le Christ : « Éloigne-toi de moi, Satan, scandale pour moi, pour le destin de ma vie »⁸ – ; il se rappelait tous ses défauts, parce que lorsqu'on se trompe gravement une fois, on pense aussi à tout le reste, même à ce qui est moins grave. Pierre se sent écrasé sous le poids de son incapacité, de son incapacité à être homme. Et l'homme à côté de lui ouvre la bouche et lui dit : « Simon [imaginez comme Simon devait trembler] m'aimes-tu ? ». Si vous essayez de vous mettre à sa place, vous tremblez maintenant, en y pensant, simplement en pensant à cette scène si dramatique ; dramatique, autrement dit qui décrit l'humain, qui présente l'humain, qui exalte l'humain, car le drame est ce qui exalte les facteurs de l'humain ; seule la tragédie les anéantit. Le nihilisme conduit à la tragédie, tandis que la rencontre avec le Christ apporte le drame dans la vie, car le drame est le rapport vécu entre un « je » et un « tu ». Alors, comme dans un souffle, comme dans un souffle, Pierre a répondu. Sa réponse a été à peine esquissée, comme dans un souffle. Il n'osait pas, mais... « Je ne sais pas comment, oui, Seigneur, je t'aime ; je ne sais pas comment, mais c'est ainsi » (comme le dit le petit film que certains d'entre vous ont vu il y a quelques semaines).⁹ « Oui, Seigneur, je ne sais pas comment, je ne peux pas te dire comment, mais... ».

Bref, il était très facile d'entretenir, de vivre le rapport avec cet homme. Il suffisait d'adhérer à la sympathie qu'il suscitait, une *sympathie profonde*, semblable à celle, vertigineuse et charnelle, de l'enfant pour sa mère, qui est une sympathie au sens fort du terme. Il suffisait d'adhérer à la sympathie qu'il suscitait. Après tout ce qu'il lui avait fait, après sa trahison, il s'est entendu dire : « Simon, m'aimes-tu ? » par trois fois. La troisième fois, il a craint, peut-être, que la question contienne un doute, et il a répondu plus longuement : « Seigneur, tu sais tout, tu sais que je t'aime. Ma sympathie humaine est pour toi ; ma sympathie humaine est pour toi, Jésus de Nazareth ».

⁸ Cf. *Mc* 8,33.

⁹ Les images et le texte de ce film sont publiés sous le titre « “Simone, mi ami tu?”. Immagini su Gesù e Pietro con brani da commenti di Luigi Giussani » [« “Simon, m'aimes-tu?”. Images sur Jésus et Pierre avec extraits de commentaires de Luigi Giussani »], *30Giorni*, février 1995, p. 41-56.

Apprendre de quelque chose d'exceptionnel se fait à l'intérieur d'une sympathie : c'est la logique de la connaissance, la logique de la moralité que la vie commune avec cet individu rendait nécessaire. C'est tout. Apprendre est essentiellement une sympathie. Comme l'enfant avec sa mère : il peut commettre mille erreurs par jour, cent mille par jour, mais si vous l'éloignez de sa mère, attention ! S'il pouvait comprendre la question : « Aimes-tu cette femme ? » et répondre, imaginez le « oui ! » qu'il hurlerait. Plus il a commis d'erreurs, plus il hurlerait « oui » pour l'affirmer. Je parle en homme à des hommes qui, étant jeunes, ont moins de préjugés ; ils sont pleins de préjugés, en réalité, mais de ceux des grands.

Alors, au fond, qu'est-ce que la morale de la sympathie à son égard exige que tu réalises, que tu accomplisses ? *L'observer*, cette observation active qu'on appelle suivre. *Le suivre*. Ainsi, ils sont revenus le voir le lendemain, il est revenu les voir le troisième jour, parce qu'il habitait dans un village proche. Il a commencé à aller avec eux à la pêche, et il allait les voir l'après-midi sur la plage pendant qu'ils raccommodaient les filets. Et quand, de temps en temps, il commençait à aller dans les villages d'alentour, il allait les voir et leur disait : « Vous m'accompagnez ? » Certains y allaient, d'autres non ; et ils finissaient tous par y aller. Ils finissaient par y aller quelques heures, puis plus longtemps, puis une journée entière, puis il a commencé à partir la nuit aussi, et ils le suivaient, en oubliant leur maison... Ils n'oubliaient pas leur maison ! Il y avait quelque chose de plus grand que leur maison, quelque chose à l'origine de leur maison, à l'origine de leur amour pour leur femme, quelque chose qui pouvait sauver l'amour avec lequel ils regardaient leurs enfants et, avec inquiétude, les voyaient grandir. Il y avait quelque chose qui sauvait tout cela plus que leurs misérables forces et leur pauvre imagination ne pouvaient le faire. Que pouvaient-ils faire eux-mêmes ? Face aux mauvaises années de famine, ou face aux dangers qui guettaient leurs enfants ? Ils l'ont suivi ! Tous les jours, ils entendaient ce qu'il disait. Et tout le monde était là, bouche bée, et eux étaient encore davantage bouche bée ! On ne se lassait pas de l'entendre.

De plus, il était bon. « Il prit un enfant, le serra contre lui et dit : "Malheur à celui qui touche à un cheveu du plus petit de ces enfants" »¹⁰ ; il ne parlait pas du mal physique que l'on peut faire à un enfant car, au moins jusqu'à un certain point, on hésite un peu plus – plus aujourd'hui, et ce n'est pas le dernier des signes tristes de notre époque – mais il parlait du scandale envers l'enfant qui (personne n'y pense) est de lui faire du mal. Il était bon. Quand il a vu l'enterrement, il s'est tout de suite informé : « Qui est-ce ? ».

¹⁰ Mt 18,2-6 et Mc 9,36-42.

« C'est un adolescent, dont le père est mort il y a peu ». Sa mère criait, criait et criait derrière le cercueil, non pas comme cela se faisait alors, mais comme cela se fait dans la nature du cœur d'une mère qui s'exprime librement. Il a fait un pas vers elle et lui a dit : « Femme, ne pleure pas ! ».¹¹ Y a-t-il quelque chose de plus injuste que de dire à une femme dont le fils est mort, une femme seule : « Femme, ne pleure pas » ? Mais c'était le signe d'une compassion, d'une affection, d'une participation à la douleur infinie ! Il a dit au fils : « Lève-toi ! », et il lui a rendu son fils. Mais il ne pouvait pas le lui rendre sans rien dire : il serait resté dans sa gravité de prophète, de thaumaturge, d'homme des miracles. « Femme, ne pleure pas », a-t-il dit. Et il lui a rendu son fils. Mais avant, il a dit : « Femme, ne pleure pas ».

Imaginez un an, deux ans à l'entendre tous les jours ainsi, à le voir si bon, le sentir si puissant face à la nature, comme si la nature était à son service. Ce soir-là, il part en barque avec eux et ils passent toute la nuit. À un moment donné, un vent impétueux, une terrible tempête se déchaîne à l'improviste sur le lac de Génésareth, et ils sont sur le point de couler à pic. La barque est pleine d'eau. Il dort, si fatigué qu'il ne sent même pas la tempête et dort à la poupe. L'un d'entre eux lui dit : « Maître, réveille-toi, réveille-toi ! Nous coulons ! ». Il lève la tête, étend la main et « menaçait le vent et la mer et le calme se fit tout à coup ». Ces hommes, termine l'Évangile, saisis de crainte, se disaient les uns les autres : « *Qui est-il donc ?* ».¹²

Cette question inaugure dans l'histoire du monde, jusqu'à la fin du monde, le problème du Christ : cette question précise, qui se trouve au chapitre huit de l'évangile de saint Luc. C'étaient des personnes qui le connaissaient très bien, qui connaissaient sa famille ; ils le connaissaient comme leur poche et le suivaient, ils avaient abandonné leur foyer ! Mais la manière d'agir de cet homme était si disproportionnée, si inconcevable, si souveraine, que ses amis ont dit spontanément : « Qui est-il donc ? ». Autrement dit : « Qu'y a-t-il derrière ? ». L'homme ne désire rien plus que cette incompréhensibilité. L'homme ne désire rien plus ardemment, bien que timidement, sans s'en apercevoir, que cette présence inexplicable. Car c'est cela, Dieu. C'est le signe et le lien avec le mystère. D'ailleurs, ses ennemis lui ont posé la même question à la fin, avant de le tuer. Quelques semaines avant de le tuer, en débattant avec lui, ils lui dirent : « Jusqu'à quand vas-tu nous tenir en haleine ? [littéralement] Dis-nous d'où tu viens et qui tu es ! »¹³. Ils connaissaient son état civil, ils l'avaient recensé à l'état civil trente ans auparavant.

¹¹ Lc 7,11-13.

¹² Cf. Mt 8,23-27 et Lc 8,22-25.

¹³ Jn 10,24.

D'aucun homme au monde nous ne pouvons dire : « Qui est-il donc pour agir ainsi ? », forcés par l'émerveillement et par la disproportion entre le possible imaginé et la réalité que l'on a devant soi. La fois où il a rassasié plus de cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants (il les a mystérieusement nourris), il a ensuite disparu, parce qu'ils voulaient le faire roi. Ils ont dit, touchés au porte-monnaie : « C'est vraiment le Messie qui doit venir ! ».¹⁴ Ils revenaient tout à coup à la mentalité commune qu'ils avaient toujours connue, celle qu'enseignaient leurs chefs : le Messie serait un homme puissant qui donnerait à Israël, à leur peuple, la suprématie sur le monde. Il leur a échappé, et beaucoup ont compris qu'il était allé à Capharnaüm. Ils ont alors fait le tour du lac pour aller le chercher, le soir du sabbat. Ils sont allés à la synagogue, parce que c'était le lieu où ils pouvaient le trouver, car pour parler, il parlait toujours du passage biblique proposé au peuple, tiré du rouleau que choisissait ce jour-là le serviteur. En effet, il était bien là, dans la synagogue, et parlait ; il disait que leurs pères avaient mangé la manne, mais que Lui donnait à manger quelque chose de bien plus grand, sa parole : sa parole est vérité. Il leur donnait la vérité à manger, il leur donnait la vérité à boire, la vérité sur la vie et le monde. La porte s'ouvre au fond, et le groupe qui le cherchait entre, ce groupe qui l'a pourchassé, pourrait-on dire. Ils le cherchaient. Ils le cherchaient pour une fausse raison, parce qu'ils voulaient le faire roi, et non parce qu'ils étaient touchés par le signe qu'il était, par le mystère de sa personne, dont témoignait la puissance de ses gestes. Ils avaient un intérêt ; c'était un intérêt matériel qu'ils cherchaient en Lui. C'était une mauvaise raison, mais ils le cherchaient. Ils le cherchaient. Il était né pour que tout le monde le cherche. Il s'est ému et, à l'improviste, – lui qui, étant un homme comme nous, tirait ses idées des circonstances –, il a eu une idée fantastique. Il a changé le sens de ses paroles et s'est exclamé : « Ce n'est pas ma parole que je vous donnerai, mais je vous donnerai mon corps à manger, mon sang à boire ! ».¹⁵ Le prétexte ! Les politiques, les journalistes et les « commentateurs-télé » de l'époque ont enfin eu un prétexte : « Il est fou ! Qui peut donner sa chair à manger ? ». Lorsqu'il disait quelque chose qui lui tenait à cœur, si les gens ne comprenaient pas et s'en scandalisaient, il n'expliquait pas, il répétait et répétait : « Je vous le dis, en vérité, celui qui ne mange pas ma chair ne peut commencer à comprendre la réalité, il ne peut entrer dans le règne de l'être pour comprendre la réalité, il ne peut entrer au cœur de la réalité, parce que le vrai passe par là ». Ils sont tous partis. « Il est fou, il est fou ! », disaient-ils, *durus est hic sermo*, « il parle d'une étrange

¹⁴ Jn 6,14-15.

¹⁵ Jn 6,48-54.

manière ».¹⁶ Enfin, dans la pénombre du soir, il est resté seul avec les douze habitués. Eux aussi étaient silencieux, tête basse. Représentez-vous la scène dans la petite synagogue de Capharnaüm – comme une salle de classe de trente ou quarante places. « Voulez-vous partir, vous aussi ? Je ne retire pas ce que j'ai dit : voulez-vous partir vous aussi ? ». Simon Pierre, l'obstiné, Pierre : « Maître, nous ne comprenons pas non plus ce que tu dis, mais si nous te quittons, où irons-nous ? Toi seul as des paroles qui donnent du sens à la vie ».¹⁷ Kafka disait : « Il y a un point d'arrivée, mais pas de chemin ». Cet homme était le chemin ! « Si nous te quittons, où irons-nous ? Quel sera le chemin, quel peut être le chemin ? Le chemin, c'est Toi ! »

* * *

Ces deux hommes, Jean et André, et les douze, Simon et les autres, l'ont dit à leurs femmes et certaines d'entre elles sont venues avec eux ; à un moment donné, beaucoup sont venues avec eux et l'ont suivi : abandonnant leur maison, elles les suivaient. Ils l'ont dit aussi à d'autres amis, qui n'ont pas nécessairement abandonné eux aussi leurs maisons, mais qui ont pris part à leur sympathie, qui ont pris part à leur attitude positive d'émerveillement et de foi en cet homme. Les amis l'ont dit à d'autres amis, puis à d'autres, puis encore à d'autres amis. Ainsi s'est écoulé le premier siècle, et ces amis ont envahi par leur foi le deuxième siècle, en même temps qu'ils envahissaient le monde géographique. Ils sont arrivés jusqu'en Espagne à la fin du premier siècle, et jusqu'en Inde au deuxième siècle. Puis, ceux du deuxième siècle l'ont dit à d'autres qui ont vécu après eux, et ceux-là à d'autres encore, comme un grand flux qui grossissait, un grand fleuve qui grossissait, et ils en sont venus à le dire à ma mère, à ma maman. Ma mère me l'a dit quand j'étais petit, et je dis : « Maître, je ne comprends pas non plus ce que tu dis, mais si nous te quittons, où irons-nous ? Toi seul as des paroles qui correspondent au cœur ». C'est la loi de la raison : la loi de la raison est la confrontation avec le cœur. Les critères de la raison sont les exigences de ma nature, du cœur. On m'a parlé d'une de nos amies qui n'est pas catholique et qui, en lisant l'un de nos textes, a dit : « Ici, j'ai trouvé le mot cœur, pas tel que je le comprends, parce que tel que je le comprends, le cœur est le point de référence du sentiment : j'ai un sentiment, il en a un autre. Mais ici, ce cœur est le même pour tous. Ce cœur-là, dont il est question dans *Le sens religieux*¹⁸, est le même pour tous, c'est le même pour toi comme pour moi ». Si le cœur est le siège de l'exigence du vrai, du beau, du bon, du juste, de la soif de bonheur, qui

¹⁶ Jn 6,60.

¹⁷ Jn 6,67-68.

¹⁸ Cf. L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 24-27.

d'entre nous peut échapper à ces exigences ? Qui ? Elles constituent notre nature, la mienne comme la tienne, si bien que nous sommes plus unis qu'« absents » ou étrangers, comme on l'est normalement. Le dernier Coréen, ou le dernier habitant de Vladivostok, le dernier homme de la région la plus éloignée et perdue de la terre est uni à moi pour cela.

Un flux humain est né ce soir-là et est arrivé jusqu'à *maintenant*, jusqu'à *moi*. De même que ma mère faisait partie de ce flux, j'en fais partie moi aussi et, en le disant à de nombreux amis, je les fais participer eux aussi à ce flux.

Même si vous la connaissez déjà, il vaut la peine de relire, car ce n'est pas une perte de temps, cette lettre qui m'a été écrite et que j'ai malheureusement découverte trop tard, envoyée par un jeune malade du sida, mort deux jours après m'avoir écrit. « Cher don Giussani, je vous écris en vous appelant "cher", même si je ne vous connais pas, si je ne vous ai jamais vu, ni jamais entendu parler. En fait, je peux dire que je vous connais puisque, si j'ai compris quelque chose du *Sens religieux* et de ce que me dit Ziba, je vous connais par foi et, j'ajoute, maintenant grâce à la foi. Je vous écris seulement pour vous dire merci ; merci d'avoir donné un sens à ma vie aride. Je suis un camarade de lycée de Ziba, avec lequel j'ai toujours entretenu un rapport d'amitié, car même si je ne partageais pas sa position, j'ai toujours été touché par son humanité et sa disponibilité désintéressée [la seule manière de crier à l'autre et au monde entier : "Le Christ est vrai"]. Je crois être arrivé au terminus de cette vie tourmentée, emporté par ce train que l'on appelle sida et qui ne laisse de répit à personne. Maintenant, dire cela ne me fait plus peur. Ziba me disait toujours que l'important dans la vie était d'avoir un intérêt authentique et de le suivre. Cet intérêt, je l'ai bien souvent poursuivi, mais ce n'était jamais le vrai. Maintenant, j'ai vu le véritable intérêt, je le vois, je l'ai rencontré et je commence à le connaître et à l'appeler par son nom : il s'appelle Christ. Je ne sais même pas ce que cela veut dire et comment je peux le dire, mais lorsque je vois le visage de mon ami ou que je lis le *Sens religieux* qui me tient compagnie, et que je pense à vous et à ce que Ziba me dit de vous, tout me semble plus clair, tout, y compris mon mal et ma douleur. Ma vie, désormais devenue plate et stérile, comme une pierre lisse sur laquelle tout glisse comme l'eau, a un sursaut de sens, de signification, qui balaie les mauvaises pensées et les douleurs, ou plutôt qui les embrasse et les rend vraies, en faisant de mon corps fantomatique et putride un signe de sa présence. Merci don Giussani, parce que vous m'avez communiqué cette foi, ou, comme vous l'appellez, cet événement. Maintenant, je me sens en paix, libre et en paix. Quand Ziba récitait l'*Angélu*s devant moi et que je le couvrais de blasphèmes, je le haïssais et je lui disais qu'il était lâche, car tout ce qu'il savait faire, c'était dire ces stupides prières devant moi. Mainte-

nant, quand, balbutiant, j'essaie de le dire avec lui, je comprends que le lâche, c'était moi, parce que je ne voyais pas la vérité, même sous mon nez. Merci don Giussani, c'est la seule chose qu'un homme comme moi peut vous dire. Merci, parce que dans les larmes, je peux dire que mourir ainsi a maintenant un sens ; pas parce que c'est plus beau – j'ai très peur de mourir – mais parce que je sais maintenant qu'il y a quelqu'un qui m'aime et que, peut-être, je peux être sauvé moi aussi et je peux prier moi aussi pour que mes voisins de lit rencontrent et voient comme j'ai vu et rencontré. Ainsi, je me sens utile, vous savez, rien qu'en utilisant ma voix, je me sens utile ; avec la seule chose que je parviens encore à bien utiliser, je peux être utile. Moi qui ai jeté ma vie en l'air, je peux faire du bien simplement en disant l'*Angélus*. C'est impressionnant, mais même si c'était une illusion, c'est trop humain et raisonnable, comme vous le dites dans *Le sens religieux*, pour ne pas être vrai. Ziba a accroché sur mon lit la phrase de saint Thomas : "La vie de l'homme consiste dans l'affection qui la soutient principalement et dans laquelle elle trouve sa plus grande satisfaction". Je pense que ma plus grande satisfaction est de vous avoir connu [Je ne l'ai jamais vu !] en vous écrivant cette lettre, mais la plus grande encore est que, dans la miséricorde de Dieu, s'il le veut, je vous connaîtrai là où tout sera neuf, bon et vrai. Neuf, bon et vrai comme l'amitié que vous avez introduite dans la vie de bien des personnes et dont je peux dire "moi aussi j'en faisais partie" : moi aussi, dans cette vie souillée, j'ai vu et participé à cet événement neuf, bon et vrai. Priez pour moi ; je continuerai à me sentir utile pour le temps qu'il me reste en priant pour vous et le mouvement. Je vous embrasse. Andrea ».¹⁹

Deux mille ans sont brûlés par cette lettre ! Ce n'était pas hier, c'est *aujourd'hui* ; ce n'est pas aujourd'hui pour moi, mais c'est aujourd'hui *pour toi*, quelle que soit ta position : change-la, s'il faut la changer ! Moi aussi, chaque matin, je comprends que je dois en changer, parce que je suis responsable de bien des choses qu'il m'a données. Je dis simplement que cet événement ou cette présence est d'aujourd'hui, d'aujourd'hui ! Ce flux humain dont nous avons parlé, je l'apporte aujourd'hui dans ta vie ! Il n'y a que Dieu, Dieu seul, hier, aujourd'hui et toujours ! Un grand événement, disait Kierkegaard, ne peut être que *présent* : un passé, un mort, ne peut pas nous changer. Mais si quelque chose nous change, il est présent. « Il est s'il change », dit l'un de nos textes.

Mais il n'y a pas que cette magnifique lettre. Vous avez lu (dans le journal ou la revue « Traces »), la prière écrite par nos amis de Turin, qui ont perdu tous

¹⁹ Cf. Andrea (Milan), « Il volto buono del Mistero » [« Le visage bon du Mystère »], *Litterae Communionis-Tracce*, décembre 1994, p. 4.

leurs proches dans la récente tragédie au Piémont.²⁰ « En cette heure terrible et grande, nous voulons remercier le Seigneur, notre Dieu et notre Père, de nous avoir donné, en Christ, Francesco, Cecilia, Lucia et Cecilia. À travers eux, toi, ô Christ, tu as commencé à te manifester à nous par le baptême, l'éducation, l'adhésion de Lucia au mouvement et l'arrivée de Cecilia, accueillie comme un miracle. Maintenant qu'ils sont en toi tandis que tu fais toute la réalité, permets, ô Christ, qu'ils nous aident à te reconnaître toujours plus à chaque instant de la vie ».²¹ Deux mille ans après, c'est maintenant : pour Alberto et Mario, c'est maintenant. Crie vers lui, qui est maintenant, qu'il ait raison de ta froideur, de ton ignorance, de ta distance ! Lorsque j'étais enfant et que je tombais malade, j'étais au lit avec de la fièvre et je voyais les gens loin, très loin ; je voyais les murs de ma chambre éloignés, très éloignés ; je voyais les meubles très loin et j'avais peur en me voyant seul dans un endroit si grand, si long ; lorsque ma mère entra dans la chambre, je la voyais toute petite, presque inexistante. C'est une pathologie qui nous fait croire qu'il est loin, parce qu'il est Dieu, le présent. *Il est, il « est », parce qu'il est présent.* Ce qui n'est pas dans notre expérience présente, ce qui ne serait d'aucune manière dans notre expérience présente n'existe pas, n'existerait pas.

Je veux citer un troisième témoignage. Sept de nos amis, quatre femmes des *Memores Domini* et trois prêtres, dont deux venus du séminaire de Monseigneur Massimo Camisasca à Rome, tous issus du mouvement, se trouvent dans la grande Sibérie, à Novossibirsk. C'est le diocèse, la paroisse la plus grande du monde, une paroisse qui va de Novossibirsk à Vladivostok, soit cinq mille kilomètres. Ils parcourent toute cette zone, à raison de quatre cents kilomètres par semaine. Le premier synode catholique de Sibérie s'est tenu récemment à Vladivostok, cette ville proche du Japon, à l'extrémité orientale de la Sibérie. Les évêques ont invité aussi nos amis. Ils sont là depuis trois ans et ils ont un petit groupe d'amis qui se sont fait baptiser, dont certains mènent la vie de CL. L'un d'entre eux a raconté ce qui s'est passé dans sa vie. C'est un jeune de dix-sept ans.

« J'ai rencontré le mouvement tout de suite après ma rencontre avec l'Église catholique. À l'époque, je ne connaissais pratiquement rien de la vie chrétienne et j'en comprenais encore moins. J'ai rencontré un groupe de personnes assez jeunes, où il y avait surtout des étudiants et quelques Italiens qui ne parlaient presque pas le russe. Je les entendais parler de la vie, du travail ; ils parlaient de leur expérience chrétienne, de leur première

²⁰ Il s'agit de la grave inondation qui a touché principalement le Piémont à l'automne 1994.

²¹ « O Cristo o niente » [« Le Christ ou rien »], *Litterae Communionis-Tracce*, décembre 1994, p. 11.

rencontre avec le Christ ; ils chantaient aussi et s'amusaient. Ensuite, on allait ensemble à la messe, et parfois, on récitait les vêpres. J'ai eu l'impression de bons amis, mais, en fait, il y avait pour moi quelque chose d'étrange : pourquoi ces étrangers étaient-ils venus de si loin ? Pourquoi venir où il fait si froid et où la vie n'est pas aussi confortable que chez eux ? Des gens si jeunes, différents les uns des autres et pourtant si amis, et pourquoi ensemble ? C'est probablement en cela, notamment en cela, que consiste la grâce de la première rencontre : lorsque, intuitivement, on sent ce dont on a besoin dans la vie, on sent quelque chose de correspondant, de bon, qui réveille en nous curiosité et désir, si bien que l'on revit à chaque fois la première rencontre, sans reconnaître en profondeur pourquoi. D'ailleurs, c'est seulement plus tard que j'ai commencé à pressentir et à comprendre que Quelqu'un est présent dans cette compagnie, Quelqu'un face auquel tout le monde se prosterne et qui réunit des personnes qui, à première vue, ne pourraient jamais tenir ensemble. Je pense que, pour moi, cela a été une sorte de "moment extraordinaire" lorsque j'ai reconnu la présence du Christ ; c'est dans ce groupe que je l'ai découverte. J'ai reconnu que je suis aimé [comme Andrea], très aimé de Jésus, justement à travers ces personnes qu'il a lui-même mises à mes côtés et qui m'accompagnent. Cela fait déjà trois ans que je suis dans le mouvement de CL, et cela m'aide. Je peux dire que, maintenant, je trouve du goût à la vie, et cela me semble vraiment important [c'est le contraire de ce qui domine aujourd'hui : la perte du goût de vivre comme symptôme de la dimension macabre de la culture présente]. En effet, la vie revêt différents aspects : le travail, le repos, les études, les vacances ; voir le sens dans tous ces aspects de la vie, reconnaître que Dieu s'est fait événement dans notre vie : voilà le christianisme. Rien n'arrive par hasard, rien n'arrive simplement comme cela, et chaque moment de l'histoire peut témoigner de la présence du Christ ici et maintenant. J'ai beaucoup d'amis, je rencontre beaucoup de monde, je ressens toujours un grand regret du fait qu'ils n'ont pas encore vécu la grâce de la première rencontre qui permet de saisir sa présence et oblige à la suivre. Je voudrais communiquer à tous ceux que je rencontre le désir de trouver le goût de cette vie » [« Le goût » : c'est un terme si naturel, si charnel et si divin ; ce goût éternel, qui est le but de la vie, est l'avant-goût du bonheur éternel]. Bien sûr, mon expérience est encore petite, mais je demande de pouvoir témoigner, dans tous les aspects de la vie, du Christ, *présent ici et maintenant*. Josif ».²²

²² Josif, « Dio è diventato avvenimento nella nostra vita » [« Dieu s'est fait événement dans notre vie »], *Litterae Communionis-Tracce*, novembre 1994, p. 19.

En effet, comme pour Josif, la plus grande surprise pour un chrétien comme moi est d'expérimenter maintenant, de découvrir la correspondance avec le cœur qu'Il est maintenant. Quand un journaliste s'est adressé à une religieuse de mère Teresa de Calcutta en Inde et lui a posé quelques questions, cette toute jeune religieuse, qui n'avait même pas vingt ans, lui a notamment dit : « Je me souviens d'avoir recueilli un homme dans la rue et de l'avoir amené dans notre maison ». « Et que vous a dit cet homme ? ». « Il n'a pas marmonné, il n'a pas juré, il a simplement dit : "J'ai vécu dans la rue comme un animal et je vais mourir comme un ange, aimé et soigné. [...] Ma sœur, je vais rentrer à la maison de Dieu", et il est mort. Je n'ai jamais vu de sourire comme celui qu'il y avait sur le visage de cet homme. »²³ Le journaliste a ajouté : « Comment se fait-il que, même dans les plus grands sacrifices, vous ne semblez pas faire d'effort, ne pas avoir de difficulté ? ». Mère Teresa est alors intervenue : « C'est à Jésus que nous faisons tout cela. Nous aimons et reconnaissons Jésus aujourd'hui ».²⁴ Aujourd'hui : hier n'est plus. Ce qui existait hier existe encore aujourd'hui, ou alors il n'est plus.

Je regrette de ne pas pouvoir vous la lire en entier, car elle est trop longue, mais je veux citer au moins un extrait d'une lettre²⁵ de Gloria, notre amie, jeune enseignante, qui est partie avec Rose en Afrique, à Kampala, et qui écrit : « Rien ici ne m'est immédiat [rien n'est fait pour moi, rien ne m'est facile]. À certains moments, il m'est presque impossible de tenir devant ces gens malades, sales, sans les moindres conditions d'hygiène sanitaire [Mais pour qui fait-elle cela ? Pour un souvenir d'il y a deux mille ans ? Non ! Pour quelque chose d'actuel. Une présence maintenant]. Un matin, alors que je disais au revoir à Rose, elle m'a dit : "Prie la Sainte Vierge pour que tu n'aies pas peur aujourd'hui en voyant comment le Christ se présentera à toi". Avec ces paroles dans le cœur, je suis allée avec Claudia à la prison pour mineurs. Tout me répugnait : l'odeur, la saleté, la gale, les poux. À ce moment-là, j'ai compris que ma demande coïncidait avec la position de ma personne ». Pour elle, courbée sur un malade ou sur un enfant prisonnier, pour elle qui se courbe ainsi, dans cette position, sa demande, sa demande d'être, qui est la demande du cœur de l'homme – même s'il n'y pense pas, il le crie – la demande d'être, la demande d'être heureux, la demande de vérité, la demande de bien, de bonté, de justice, de beauté, cette demande coïncidait avec la position qu'elle prenait.

²³ Cf. *Il Sabato*, n°5, 1^{er} février 1986, p. 8.

²⁴ Cf. *Il Sabato*, n°22, 30 mai 1987, p. 4.

²⁵ Le texte complet de la lettre est publié dans *Litterae Communionis-Trace*, novembre 1994, p. II-III.

Mais la nouvelle la plus impressionnante de ces derniers temps, peut-être la plus grande de toute notre histoire, est ce qui s'est passé à Brasilia. Allez lire dans « Traces » l'histoire du meurtre d'Edimàr, ce jeune qui faisait partie des plus grands délinquants de Brasilia, qui avait tué plusieurs fois, parce que sa bande était une bande d'assassins. Au début de l'année, un professeur appartenant aux *Memores Domini*, – une femme libanaise, qui vit actuellement au Brésil – intervient dans sa classe. Elle parle notre langage. Edimàr est bouleversé, il veut lui aussi avoir les yeux pleins d'azur comme ceux du professeur, et non sombres, sombres, noirs, sales, comme sont les siens. Il se promet de changer. Le chef de sa bande comprend que quelque chose ne va pas, et il le met tout de suite à l'épreuve en lui ordonnant d'aller tuer une personne. Edimàr dit : « Je ne tuerai plus personne ». Et le chef lui dit : « Alors, je te tue ! ». Il l'a tué. C'est le deuxième martyr de notre histoire.²⁶

* * *

Mais quelle est l'expression qui résume toute la personne du Christ, en tant qu'homme, inscrit au registre de Bethléem, présent maintenant et qui sollicite, exige la vie et le cœur de chacun de nous, pour qu'à travers nous le monde entier le reconnaisse, pour que le monde soit plus heureux, que toutes les personnes du monde soient plus heureuses, qu'elles sachent « pourquoi », qu'elles puissent mourir comme Andrea ? L'expression qui résume et décrit toute la dynamique de Jésus est qu'il a été *envoyé* par le Père.

Pourquoi Jésus, qui est Dieu, Verbe de Dieu, expression de Dieu et donc origine du monde, s'est-il fait homme ? Il est entré dans les entrailles d'une jeune fille de quinze ans, il y a été généré, il est né enfant, il est devenu jeune adolescent, homme, trentenaire, il parlait comme nous l'avons entendu parler, il a touché Andrea, il a touché nos amis de Villa Turro (ces malades du sida que soignent nos amis), il a touché Edimàr : pourquoi ? Pourquoi s'est-il fait homme et agit-il dans notre histoire ainsi, pourquoi se fait-il présent dans l'histoire de cette manière ? Pour réaliser le dessein d'un Autre. Il utilise, il utilise lui-même le terme extrême pour désigner l'origine de tout, ce d'où naît la vie : le Père. Sa vie se définit comme *appel du Père* pour accomplir une *mission* : la vie est *vocation*.

C'est la définition chrétienne de la vie : *la vie est vocation*. La vocation, c'est accomplir une mission, réaliser une tâche que Dieu détermine pour chacun à travers les circonstances banales et quotidiennes qu'il permet que nous traversions d'instant en instant. Voilà pourquoi le Christ est l'idéal de notre vie, dans la mesure où celle-ci s'efforce de répondre, désire répondre à

²⁶ Cf. D. Rondoni, « Edimàr, occhi e sangue » [« Edimàr, yeux et sang »], *Litterae Communio-nis-Tracce*, septembre 1994, p. 28-30.

l'appel de Dieu ; vocation, appel de Dieu, dessein que le mystère a sur moi. En cet instant, si je suis sincère, réfléchi, je le comprends : rien n'est plus évident, même pas toi qui te trouves à deux mètres de moi, rien n'est plus évident que le fait que, en cet instant, je ne me fais pas moi-même ; je ne me donne pas mes cheveux, je ne me donne pas mes yeux, je ne me donne pas mon nez, je ne me donne pas mes dents, je ne me donne pas mon cœur, je ne me donne pas mon âme, je ne me donne pas mes pensées, je ne me donne pas mes sentiments. Tout m'est donné pour qu'il réalise son dessein, un dessein qui n'est pas le mien, à travers tout cela, à travers ce que j'écris, ce que je dis, l'*Angéhus*, comme disait Andrea, à travers tout, tout. « Que vous mangiez ou que vous buviez »,²⁷ dit saint Paul en utilisant la comparaison la plus banale qui soit ; « soit que vous vieilliez, soit que vous dormiez »,²⁸ « soit que vous viviez, soit que vous mouriez »,²⁹ dit-il dans d'autres passages, tout est gloire du Christ, c'est-à-dire dessein de Dieu.

Le Christ est l'idéal de la vie. Celui que Jean et André ont entendu parler était l'idéal de la vie. C'est ce qui a fait tressaillir leur cœur, si bien qu'ils sont rentrés chez eux en silence et que, ce soir-là, André a serré sa femme comme il ne l'avait jamais fait, sans rien pouvoir dire. Ils avaient rencontré l'idéal de la vie. Ils ne pouvaient pas l'exprimer tout de suite de cette manière, les pauvres. Ils l'ont dit quelques années plus tard. Depuis ce moment-là, ils sont allés dans le monde entier pour le dire : le Christ est l'idéal de la vie.

Que signifie que le Christ est l'idéal de la vie ? C'est l'idéal dans la manière dont nous traitons toute la nature ; c'est l'idéal dans la manière dont nous traitons l'affection et, par conséquent, la manière dont nous concevons, regardons, percevons, traitons, vivons le rapport avec une femme ou avec un homme, avec nos parents et avec nos enfants ; c'est l'idéal avec lequel nous nous tournons vers les autres et vivons les rapports avec eux, c'est-à-dire avec la société, comme ensemble et comme environnement humain. Quelle caractéristique cet idéal apporte-t-il dans notre manière de nous comporter les uns envers les autres, de la nature – j'indique par ce terme tout ce qui existe, parce que je peux maltraiter même ce microphone, de manière injuste, comme je l'ai fait tout à l'heure par mégarde – à notre père et notre mère ? L'action se caractérise par deux mots qui ont la même racine, mais dont l'un est le début et l'autre le terme de sa trajectoire. Le premier est la *gratitude*. Pourquoi ? À cause de ce que j'ai dit tout à l'heure, que rien n'est plus évident

²⁷ *1Cor* 10,31.

²⁸ *1Th* 5,10.

²⁹ *Rm* 14,8.

en ce moment pour moi et pour toi que le fait que tu ne te fais pas toi-même, que tout t'est donné, qu'un Autre en toi est plus toi que toi-même. Tu viens d'une source que tu n'es pas : cette source est le mystère de l'être. De manière analogue, tu comprends que toute chose est faite par un Autre. Toi, en tant qu'homme, tu es la conscience de la nature : le moi est ce niveau où la nature prend conscience d'elle-même. De même que je prends conscience que je ne me fais pas moi-même, de même j'ai conscience que toute la nature ne se fait pas elle-même, qu'elle est donnée : donnée, don. Reconnaisant, donc. La gratitude est le fondement et le préalable de toute action, de toute attitude.

Qu'est-ce que cette gratitude introduit dans chaque action ? Elle introduit un aspect, une pointe, une touche de *gratuité* : la gratuité pure, celle dont parlait, comme nous l'avons souvent rappelé, Ada Negri dans son incomparable poésie,³⁰ qui exprime cela d'une manière que je ne saurais égaler : « Tu aimes, et tu ne penses pas être aimée : pour chaque fleur qui naît, pour chaque fruit qui se colore, pour chaque petit qui naît, au Dieu des champs et des fleurs, tu rends grâce dans ton cœur ». Tu aimes la fleur non parce que tu sens son parfum, mais parce qu'elle existe ; tu regardes le fruit qui se colore non pour mordre dedans, mais parce qu'il existe ; tu regardes l'enfant non parce que c'est le tien, mais parce qu'il existe. Voilà la *pureté* absolue. S'il vous plaît, faites un effort pour vous représenter l'absolu de cette pureté. Une touche de cette pureté, de cette gratuité pénètre en nous, même sans que nous nous en apercevions ; elle pénètre presque naturellement chacune de nos actions. Si le moindre de mes gestes envers toi ne contient pas cette gratuité, une pointe de cette gratuité, il est laid, c'est un rapport déchu, caduque et déchu ; le rapport commence à s'effondrer, à se défaire. Seule la pureté de cette gratuité ne défait plus, ne laisse plus rien se défaire, elle maintient dans le présent tout ce qui était dans le passé, tout ce qui est né dans le passé ; ainsi, mon sujet s'enrichit dans le présent de tout ce qu'il a fait hier et avant-hier, et rien n'est inutile, comme le disait notre ami Andrea deux jours avant de mourir.

Suivre le Christ comme idéal de la vie, de la vie comme vocation, a donc

³⁰ «Non t'ho perduta. Sei rimasta, in fondo / all'essere. Sei tu ma un'altra sei: / senza fronda né fior, senza il lucente / riso che avevi al tempo che non torna, / senza quel canto. Un'altra sei, più bella. / Ami, e non pensi essere amata: ad ogni / fiore che sboccia o frutto che rosseggia / o pargolo che nasce, al Dio dei campi / e delle stirpi rendi grazie in cuore. / Anno per anno, entro di te, mutasti / volto e sostanza. Ogni dolor più salda / ti rese: ad ogni traccia del passaggio / dei giorni, una tua linfa occulta e verde / opponesti a riparo. Or guardi al Lume / che non inganna: nel suo specchio miri / la durabile vita. E sei rimasta / come un'età che non ha nome: umana / fra le umane miserie, e pur vivente / di Dio soltanto e solo in Lui felice. / O giovinezza senza tempo, o sempre / rinnovata speranza, io ti commetto / a color che verranno: – infin che in terra / torni a fiorir la primavera, e in cielo / nascan le stelle quand'è spento il sole.» (A. Negri, « Mia Giovinezza » in *Mia giovinezza*, Bur, Milan 2010, p. 78).

pour *résultat*, comme le dit l'Évangile, le *centuple*.³¹ Les choses deviennent plus puissantes, mon rapport avec toi devient plus puissant ; c'est comme si nous étions nés ensemble : je ne te connaissais pas, il y a quelques années je ne te connaissais pas, et je n'ai aucun intérêt, au sens d'une contrepartie, d'un profit, aucun ; ce n'est pas par profit que nous sommes ensemble. Et avec toi aussi, je me sens très bien, quoique tu en penses, mais ce n'est pas pour cela que je suis ton ami. Cela apporte donc une richesse plus puissante dans toutes les relations, dans la manière de regarder une fleur, dans la manière de regarder les étoiles, dans la manière de regarder les plantes et les feuilles, dans la manière de me supporter moi-même, qui ai l'audace de prétendre que vous restiez ici encore cinq minutes, dans la manière dont je pense à mes fautes d'hier, d'avant-hier : « Seigneur, pardonne-moi, moi qui suis pécheur » ; cela ne me déçoit pas, cela ne me déprime pas, cela me rend plus vrai ; si je ne disais pas cela, je serais moins vrai, parce que je suis pécheur.

De cette richesse découle une possibilité de *fécondité* que personne n'a ; la fécondité est la communication de sa propre nature, de sa richesse, de son intelligence, de sa volonté, de son cœur, de son temps, de sa vie. C'est dire : « Je donnerais ma vie pour chacun de vous » ; chacun de nous pourrait le dire pour chacun des autres, chacun le dit. S'il ne le dit pas, c'est parce qu'il n'y a jamais pensé, et s'il n'y a jamais pensé, c'est parce qu'il n'y a jamais pensé en prenant conscience de la présence du Christ. Si l'on part de cela, on dit : « J'irais jusqu'à donner ma vie » – Mais Jésus, aide-moi, hein ! Un travail fécond, une passion pour le travail qui ne naît pas d'un profit ou d'un goût particulier, ou encore d'une incidence particulière sur ma présence dans la société : c'est un amour pour le travail comme perfection de l'action, quel que soit son résultat. Une fécondité qui est amour pour donner ce que je suis, pour te donner ma personne, autrement dit, pour se donner à ses enfants ; c'est un amour pour tout ce qui entre et qui entrera en rapport avec les enfants, un amour pour les autres qui sont mes enfants : eux aussi sont des enfants, un amour pour tous les hommes : pour le peuple. Un travail fécond, un rapport fécond face aux enfants, une fécondité dans la vie du peuple. Bref, l'idéal de la vie devient le bien des autres, le bien pour les autres : le bien pour les autres, votre bien, le mien. C'est le but pour lequel Dieu a fait le monde : le bien de toute chose, le bien. C'est le contraire du livre de Bobbio,³² cet essai sur le mal, sérieux et émouvant, émouvant je crois, d'après certaines pages ; mais le dessein d'un père est le bien de son fils. Le bien devient l'idéal de la vie.

³¹ Cf. *Mc*, 10,29-30.

³² N. Bobbio, « Gli dei che hanno fallito. Alcune domande sul problema del male », in *Elogio della mitezza e altri scritti morali*, Ed. Linea d'Ombra, Milan 1994.

* * *

Je vous prie maintenant d'être attentifs à ces cinq dernières minutes, car ce que je vais dire est le point le plus subtil de tout ce que nous avons dit jusqu'à maintenant, la conséquence la plus subtile du thème d'aujourd'hui. Il y a une forme de vocation qui décide un chemin imprévu et imprévisible, impensé et impensable dans l'esprit de quiconque ; elle s'appelle – pardonnez-moi si je le dis tout de suite – *virginité*. C'est une forme de vocation qui traverse, comme la lumière traverse le verre – le mot « traverser » me semble irremplaçable – ; c'est une forme de vocation qui traverse les exigences les plus naturelles telles qu'elles se présentent dans l'expérience de chacun. Les personnes qui prennent ce chemin ont les mêmes urgences naturelles que tout le monde : cette forme de vocation traverse les urgences les plus naturelles telles qu'elles se présentent à l'expérience, en les réalisant paradoxalement avec un nouveau potentiel.

Chez ces personnes, dans cette vie, dans cette forme de vocation, le *travail* devient *obéissance*. On travaille pour de nombreuses raisons, parmi lesquelles figure notamment cette pointe de gratuité : mais ici, le travail devient entièrement gratuit, il tend à devenir entièrement gratuit. Pourquoi vas-tu à ton bureau d'avocat ? Pourquoi vas-tu dans ta classe pour enseigner ? La paie à la fin du mois, la carrière ou le fait qu'il faille bien travailler s'estompent réellement au fil du temps, et il ne reste que le fait de vouloir le bien des autres, que la volonté de Dieu se réalise. Autrement dit, le travail devient obéissance. Qu'est-ce que l'obéissance ? L'obéissance, c'est accomplir une action pour affirmer quelqu'un d'Autre. Qu'est-ce que l'action ? L'action est le phénomène par lequel le moi s'affirme, s'affirme lui-même, se réalise lui-même. Pour me réaliser moi-même, je n'agis pas pour moi-même, mais pour un Autre : voilà l'obéissance. La loi de l'action est un Autre, c'est affirmer un Autre, c'est l'amour du Verbe, l'amour du Christ. Le travail est amour du Christ.

Si le travail devient obéissance, l'amour pour la femme ou pour l'homme est exalté. Un homme qui s'exalte, au sens physique du terme, est un homme qui se dresse dans toute sa droiture, dans toute la hauteur de sa personne. L'amour pour la femme est exalté comme *signe* de la perfection, de l'attrait pour lequel l'homme est fait. C'est ce qu'a pressenti Leopardi. À un moment de sa vie, un sommet dont il est ensuite retombé, Leopardi a pressenti que le visage de la femme était un signe. Il avait aimé bien des femmes, mais à ce moment-là, il a pressenti que ce n'était pas tel visage, tel autre, ou tel autre encore qu'il cherchait, mais un autre visage, avec un « V » majuscule, celui de la femme avec un « F » majuscule, à laquelle il a dédié un hymne splendide. L'amour pour la femme est exalté comme signe de la perfection et de l'attraction du beau, du bon, du vrai et du juste, qui est le Christ : en effet,

la perfection, la source de l'attraction, la source du beau, du bon, du vrai et du juste est le Verbe de Dieu. Comme le disait Leopardi dans l'hymne *À sa femme*,³³ ce qui transparaît dans un panorama de la nature ou dans la beauté d'un rêve, dans la beauté d'un visage, c'est le divin qui est à la source de toute chose ; c'est dans le visage de l'autre – de l'autre par excellence que sont la femme pour l'homme ou l'homme pour la femme – qu'il transparaît, de manière ineffable, indicible. Celui qui est le mieux parvenu à le dire, à mon avis, c'est Leopardi ; mais il ne l'a pas dit, il a été sur le point de le dire. Excusez-moi, mais pour que cela ne vous semble pas abstrait, je vous lis une lettre qu'un garçon a écrite à son ex-fiancée. Ils ont passé trois ans ensemble. Au bout de trois ans, elle a pressenti que sa vocation était celle de la virginité, et elle lui a dit qu'elle le quittait pour un temps de discernement.

Son ex-fiancé lui écrit : « Ma chère, je ne veux emprisonner que quelques mots, puisque tout est déjà contenu dans nos cœurs pour toujours [pour toujours ! Rien n'est éliminé]. Je suis profondément ému, c'est-à-dire poussé à l'émerveillement, par ce qui se réalise dans ta vie ou mieux, par Celui qui la réalise. C'est une joie que m'apportera dans le temps la destinée de bien qui t'a prise. Même la douleur qui m'assaille, à certains moments plus forte qu'à d'autres, pour ce que je t'ai fait à certains moments de notre rencontre, est animée d'une miséricorde qui la rend plus vraie. Cela reste un mystère,

³³ « Chère beauté qui, loin, / M'inspires amour, en voilant ton visage – / Hormis dans le sommeil, ombre / Divine, quand tu surprends mon cœur –, / Et dans les champs où la lumière / Brille plus claire, et le rire du monde, / Tu as peut-être enchanté / L'âge innocent qui prit le nom de l'or, / Et âme, parmi les hommes, / Légère, voles-tu, ou le sort qui te cache / Prépare-t-il à nos fils ta venue ? // Te contempler vivante, / Je n'en ai plus l'espoir ; / Sinon quand seul alors, quand dénué / Par un autre chemin vers un séjour étrange / S'en ira mon esprit. Déjà, au premier seuil / De ma saison précaire et sombre, / Toi, compagne sur la terre stérile, / Je te rêvai. Mais il n'est rien dans le réel / Qui te ressemble, et s'il en était une / Qui le fût par les traits, les gestes, la parole, / Toute semblable à toi, elle serait moins belle. // Parmi tant de douleur / Qu'au temps de l'homme impose le destin, / Si, vraie, telle que ma pensée te peint, / Quelqu'un t'aimait sur terre, à lui serait pourtant / Ce vivre bienheureux ; / Et je vois clair que ton amour / Me ferait, comme aux primes années, / Chercher la valeur et l'éloge. Mais le ciel / N'a donné nul confort à nos souffrances, / Et la mortelle vie deviendrait près de toi / Semblable à celle qui rend pareil aux dieux. // Par les vals où résonne / Du laboureur fatigué la chanson, / Où je m'arrête et me lamente / De l'enfantine erreur qui m'abandonne ; / Par les collines où je rappelle et pleure / Les disparus désirs et l'espoir / Disparu de mes jours, dans ta pensée, / Je palpite à nouveau. Si je pouvais / Dans la nuit du siècle et cet air corrompu / Sauver le signe pur ! car de l'image, / Puisque le vrai m'est enlevé, je suis heureux. // Si des idées éternelles, / Tu es l'une, à qui forme sensible / Dédaigne de donner l'éternelle Sagesse / Et, parmi ces dépouilles fragiles, / L'épreuve des souffrances de la funèbre vie, / Ou si, dans les hauts cercles, une autre terre / Parmi des mondes innombrables t'abrite, / Que proche, plus claire que soleil, une étoile / Brille sur toi, que d'un éther plus doux tu vives, / D'ici où les années sont hostiles et brèves, / D'un inconnu qui t'aime, cet hymne, accueille-le ». (G. Leopardi, « À sa dame », in *Chants*, trad. M. Orcel, Aubier, 1995, p. 130-133.

qui pourtant se révèle déjà. Toute la plénitude du rapport entre nous, de ce bout de chemin que nous avons parcouru ensemble s'explique mieux ainsi. J'aime croire que chaque instant que tu as passé avec moi, même face à mes limites, n'est pas perdu [pour toujours !] et a servi, a été utilisé par le Christ pour t'accompagner à lui. Je te demande pardon, c'est-à-dire de me donner ton attitude mendicante, dans la certitude que tu as donné plus d'amour à ma personne en appartenant ainsi aux *Memores Domini*, autrement dit que tu m'as plus aimé ainsi qu'en m'épousant. Je te remercie de ton attente et je prie la Sainte Vierge que tu aies toujours autour de toi des visages d'espoir comme tu les as maintenant, pour te protéger et t'aimer à chaque pas. Je t'ai offert une icône du Christ, signe de Son incarnation [un concept très clair pour les orthodoxes], pour que sa présence te reconforte toujours et que tu penses à prier pour moi, pour la mission qui m'est maintenant confiée d'aimer Elisabetta, pour ma famille et nos amis, mais surtout pour que je n'abandonne pas l'étreinte du Saint-Esprit qu'est le mouvement et sa mystérieuse sentinelle ».

En voilà un qui a compris. Vous avez compris qu'il a compris ? Le travail devient obéissance, l'amour pour la femme devient signe suprême de la perfection de l'attrait qu'elle exerce sur nous, du bonheur qui nous attend. Et au lieu d'être le sujet d'une histoire humaine pleine de discordes et de luttes, le peuple devient l'histoire de personnes, d'un flux, d'un fleuve de consciences qui s'illuminent lentement en cédant, au moins dans la mort, à la gloire du Christ.

On appelle cela la charité ; ces changements s'appellent *charité*. Le travail qui devient obéissance est charité. L'amour pour la femme qui devient signe de la perfection finale, de la beauté finale, s'appelle charité. Et le peuple qui devient histoire du Christ, règne du Christ, gloire du Christ, est charité. La charité consiste à regarder la présence, toute présence, en étant saisi dans l'âme par la passion du Christ, par la tendresse du Christ. Il y a une joie et une allégresse qui ne sont possibles qu'à ces conditions. Autrement, la joie et l'allégresse sont deux termes à extirper du vocabulaire humain, parce qu'il est impossible d'être joyeux sans cela. On peut être content, satisfait, tout ce que vous voulez, mais la joie n'existe pas ; car la joie exige la gratuité absolue, qui n'est possible qu'en présence du divin, avec l'avant-goût du bonheur, et l'allégresse en est l'explosion momentanée, lorsque Dieu le veut, pour soutenir le cœur d'une personne ou d'un peuple à des moments importants du point de vue éducatif. Mais – pardonnez-moi – que le travail devienne obéissance, que l'amour pour la femme devienne signe, comme l'a pressenti Leopardi, que le peuple ne soit pas une masse de visages, mais le règne du Christ qui avance, cette charité est *la loi pour tous*, pas seulement

pour ceux qui vivent la virginité. C'est la loi pour tous, parfaitement, c'est la loi pour tous. La virginité est la forme de vie visible qui rappelle à tous l'idéal de tous, pour tous, qui est le Christ, le seul pour qui il vaut la peine de vivre et de mourir, de travailler, d'aimer une femme, d'élever ses enfants, de diriger et d'aider un peuple. Il est pour tous, mais certains sont appelés au sacrifice de la virginité précisément pour être présents au milieu de tous, pour rappeler cet idéal qui est pour tous. Vous auriez dû étudier dans le troisième tome de l'école de communauté,³⁴ si vous êtes arrivés jusque-là, le concept de miracle. Le miracle est un événement, dit-on, qui renvoie inexorablement à Dieu, un phénomène qui te force à penser à Dieu. Le miracle des miracles, plus que tous les miracles de Lourdes, plus que tous les miracles de n'importe quel sanctuaire du monde, le miracle des miracles, autrement dit le phénomène qui t'oblige de manière inexorable à penser à Jésus, c'est une belle jeune fille de vingt ans qui embrasse la virginité.

L'Église est le lieu de ce chemin et de toutes les influences opératives, fécondes, florissantes sur ceux qui avancent ensemble dans la compagnie que Dieu crée, qui rassemble tous les chemins. L'Église est le lieu où toutes ces personnes s'enrichissent, se donnent et s'enrichissent du don d'autrui. L'Église est réellement un lieu d'humanité émouvant, c'est le lieu de l'humanité, où l'humanité grandit, croît, en extirpant constamment l'impur qui y entre, parce que nous sommes humains : elle est humaine, et les hommes sont donc humains lorsqu'ils extirpent l'impur et aiment le pur. L'Église est un phénomène vraiment émouvant.

La lutte face au nihilisme, contre le nihilisme, est cette profonde émotion vécue !

³⁴ L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 276-282.